



Corruption, vertu et république chez Machiavel

Thierry Ménissier

► **To cite this version:**

Thierry Ménissier. Corruption, vertu et république chez Machiavel. Le problème Machiavel. Science de l'homme, conscience de l'Europe, Oct 2013, Paris, France. <halshs-01664615>

HAL Id: halshs-01664615

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01664615>

Submitted on 15 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque « Le problème Machiavel. Science de l'homme, conscience de l'Europe »

Institut Culturel Italien, Paris, 4-5 octobre 2013

http://www.iicparigi.esteri.it/IIC_Parigi/webform/SchedaEvento.aspx?id=912&citta=Parigi

Corruption, vertu et république chez Machiavel

Thierry Ménissier

Professeur de philosophie, Université de Grenoble-Alpes, Equipe de recherche *Philosophie, Langages & Cognition* (EA 3699)

Si la définition de la notion de corruption représente en soi une chose délicate du fait du caractère polysémique du terme, l'envisager dans l'œuvre du Secrétaire florentin paraît encore plus difficile. Certes, il existe une forme de familiarité spontanée entre cette notion et la pensée machiavélienne : Machiavel traite de la corruption des régimes et des mœurs, et il entreprend de redéfinir la vertu civique. On pourrait même dire que du fait de son intention de repenser les « modes » et les « ordres » de la république, l'œuvre machiavélienne engendre chez le lecteur, en matière d'analyse de la corruption, une forme d'attente. Pourtant, il est difficile d'en savoir davantage, du moins immédiatement. La corruption désigne en effet, telle qu'elle est généralement entendue dans le domaine politique, les transactions illicites entre des intérêts privés et un bien public (qu'il s'agisse d'un service ou d'informations importantes) ; or, ici les choses se compliquent : Machiavel passe pour avoir produit une analyse de l'action politique qui dément toute forme d'autonomie de la sphère publique vis-à-vis des intérêts privés. D'une part, le Secrétaire considère « le désir d'acquérir » comme le ressort de la motivation des acteurs ; de l'autre, même si Machiavel s'inscrit dans le courant de pensée républicain, le référent de la société florentine, permanent à l'esprit de l'auteur, interdit d'avoir une représentation « pure » de la doctrine républicaine. Sensible au jeu des forces sociales et à leur indépassable conflictualité, Machiavel a conçu la vie politique comme intimement liée aux jeux sans fins des passions et des intérêts – est-ce à dire qu'elle n'est pas en mesure de délivrer une idée normative de la corruption ? Et si tel est le cas, que peut nous apporter son œuvre aujourd'hui ?

Polysémie de la corruption

Pour mieux comprendre la relation entre l'œuvre de Machiavel et la notion de corruption, il est nécessaire d'approfondir quelque peu la signification de cette dernière. Elle désigne généralement les transactions illicites entre des intérêts privés et un bien public, mais l'on ne peut nier qu'il s'agit d'un terme polysémique, et il apparaît nécessaire d'examiner rapidement la variété de ses significations. Selon Littré, il signifie tout à la fois : (1) altération, (2) décomposition putride (3) dépravation (des mœurs), (4) Moyen que l'on emploie pour gagner quelqu'un et le déterminer à agir contre son devoir et dans un sens contraire à ce qui est licite. La première signification est générique en ce qu'elle vise à qualifier l'état de dégradation d'un corps. Le passage des deux premières aux deux dernières significations suggère que le terme a évolué vers la qualification morale. Il a pris un sens à la fois actif et péjoratif, et son acception repose sur une évaluation de ce dont on parle, estimée par référence à un état standard ou idéal. C'est en fonction de cette évaluation implicite mais structurelle que la notion de corruption est un objet privilégié pour la philosophie politique puisque celle-ci ne consiste pas seulement en une description de l'action collective à l'aide de catégories appropriées, mais qu'elle entreprend de la *juger*.

A partir de ce premier repérage sémantique, trois champs problématiques distincts s'ouvrent pour la philosophie politique :

- (a) La réflexion sur la corruption des régimes, c'est-à-dire sur leur altération d'un modèle en un autre. En Occident, cette orientation a été prise dès les origines de la philosophie politique, puisque, Littré nous le signale, dès la réception des textes canoniques d'Aristote, au XIV^{ème} siècle, Oresme dans son commentaire de *l'Ethique à Nicomaque*, emploie ce terme de « corruption » afin de traduire l'altération des régimes. L'intérêt le plus général de cette orientation (significations 1 et 2) consiste à comprendre la logique humaine des relations sociales et politiques appréhendées sous leur aspect constitutionnel en la référant à celle de la nature. De la sorte, se développent les termes d'une « physique de la politique », dont Machiavel dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live* reprend les présupposés¹.
- (b) La dégradation morale. Celle-ci est susceptible de s'entendre en deux sens différents : d'une part, en caractérisant les *mœurs*, de la manière la plus générale, elle désigne un affaiblissement des comportements sociaux et civiques. Ainsi en théorie politique, chez Machiavel avant Montesquieu, parle-t-on d'une dégradation de la vertu particulière qui s'attache à la république – les mœurs républicaines sont le véritable ressort de cette forme

¹Cf. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 2, à savoir cette idée que les corps politiques, comme toutes les choses naturelles, ont un terme (nos références sont faites à partir de l'édition de C. Bec, Paris, Robert Laffont, 1996).

d'association humaine. D'autre part, en caractérisant la tendance morale de l'homme, elle désigne une *inclination au vice ou à la perversion*. « Corruption » est alors un terme connoté théologiquement, qui en Occident prend son sens dans la tradition de la pensée chrétienne, laquelle a forgé une représentation de l'homme pécheur, appelée à une extraordinaire postérité. Cependant, cette signification n'est pas strictement théologique puisque, dès l'Antiquité grecque, les philosophes se sont penchés sur la tendance de l'homme au mal, dont la notion de corruption est susceptible de rendre compte. La recherche sur la corruption retrouve donc la philosophie morale en ceci qu'elle conduit nécessairement à l'axiologie et à la réflexion sur les règles morales.

(c) Enfin, la dernière signification est celle qui prédomine dans la réflexion juridique. Dans ce champ, la corruption est à la fois l'action de corrompre, et son résultat. Elle désigne d'une part « l'échange occulte » par lequel, moyennant de l'argent ou des avantages divers, une personne privée essaie d'obtenir de la part d'un agent de l'administration (centrale de l'Etat ou particulière d'une collectivité territoriale ou locale) certains services ou renseignements, ceux-ci étant ou bien interdit d'accès ou bien soumis à certaines règles d'accès². De l'autre, elle renvoie à l'infraction caractérisée comme le résultat de cet échange.

Machiavel : une conception de la corruption plutôt civique que déontologique

Cela posé, on peut affirmer qu'avec une conscience aiguë, l'œuvre machiavélienne se déploie dans un temps de corruption qu'elle dénonce, et cela en plusieurs sens différents.

D'une part, le Florentin affirme à plusieurs reprises et avec une grande puissance expressive l'impression qu'il a de *vivre une époque de corruption des mœurs politiques*. Pour ne prendre que deux passages dans son œuvre, mais emblématiques et particulièrement vibrants d'émotion, on peut lire en ce sens « l'exhortation à s'emparer de l'Italie et à la délivrer des barbares » qui constitue le dernier chapitre du *Prince* et l'avant-propos du livre II des *Discours*. On pourrait dire que l'œuvre de Machiavel constitue un témoignage de la décadence des mœurs modernes vis-à-vis de celles de l'Antiquité. Les attaques en règle, dans les *Discours sur Tite-Live*, contre la religion chrétienne prennent ici un certain relief : les promoteurs d'une morale qui a consisté à « désarmer le ciel et efféminer le monde » sont dénoncés, sur le plan de la civilisation européenne, comme les fauteurs d'une dégradation

² Voir Donatella Della Porta, *Lo scambio occulto. Casi di corruzione politica in Italia*, Bologne, Il Mulino, 1992.

irréversible de la vertu³. D'autre part, dans les *Histoires florentines*, le Secrétaire se livre à une enquête minutieuse sur la manière dont, à Florence, le bien public a été détourné au profit de l'intérêt personnel et clanique, et comment la puissance publique a été amoindrie avec l'essor de la richesse privée. Au fil de la narration de son histoire, l'antique et vénérable patrie du *vivere politico* se trouve confrontée à la réalité de la montée du commerce moderne, promu par les grandes familles florentines (y compris par les Médicis qui, revenus au pouvoir, ont commandé à Machiavel son livre sur l'histoire de la cité).

Tout ceci donne à penser que la corruption, dans l'œuvre d'un Machiavel patriote florentin, n'est un concept ni juridique ni déontologique, mais plutôt politique. Concept politique qui s'entend à la fois selon une acception institutionnelle (la corruption des institutions florentines) et morale (celle des mœurs républicaines). Et le diagnostic est accablant tant à propos des ordres (*ordini*) que des modes (*modi*).

On peut ajouter que cette approche de la corruption correspond étroitement à une représentation de la vertu comme engagement civique, ou qu'elle est l'envers exact de cette représentation. Si on l'appréhende superficiellement, et notamment du fait de son caractère descriptif ou de sa dimension historique, on pourrait croire que l'œuvre du Secrétaire florentin ne délivre nulle conception normative de la corruption ; or, ceci est vrai et faux à la fois. C'est vrai parce qu'en dépit de la présence de la « langue de la jurisprudence » chez Machiavel⁴, ce dernier n'envisage pas la vie politique à travers le prisme des catégories juridiques. C'est faux car son œuvre consiste en une réflexion approfondie sur la justesse des conduites politiques dans des temps perçus comme très instables. Cette justesse est elle-même conditionnée par le puissant ressort que constituent les passions politiques. Et dans ce cadre la dimension des conflits d'intérêt (critère important pour l'approche déontologique de la corruption) s'efface devant l'amour de la patrie (passion cardinale pour l'approche politique ou civique). Dans le monde de Machiavel, l'antidote contre la corruption civique réside en effet dans le puissant carburant que constitue le patriotisme, l'amour immodéré pour sa patrie. En ceci, s'il n'y a pas d'approche directement déontologique de la corruption chez Machiavel, cela n'empêche pas qu'on trouve chez lui une puissante approche axiologique. L'exemple de la vertu des Anciens, souvent idéalisé par le Florentin, est le biais privilégié pour un renouvellement des catégories éthiques qui permettent l'appréciation de la vie politique.

³ Cf. *Discours*, *op. cit.*, II, 2, p. 299.

⁴ Cf. Diego Quaglioni, « Machiavelli e la lingua della giurisprudenza », *Il pensiero politico*, XXXII, 1999, p. 171-185.

Il semble également pertinent de soutenir que Machiavel développe une conception plutôt civique que déontologique de la corruption parce que la corruption comme altération des *modi* et des *ordini* détermine la corruption comme échange occulte. S'il existe des transactions particulières capables d'affaiblir voire de ruiner la cité, c'est en effet du fait que les institutions ne sont plus assez fortes pour éduquer les mœurs, et que l'énergie individuelle et collective (la *virtù* des individus et des groupes sociaux) n'est plus orientée en faveur de la cité.

Ainsi, de manière très typique de son républicanisme, le Florentin peut écrire que « ...Ce n'est pas le bien individuel, mais le bien général qui fait la grandeur des cités (*non il bene particolare ma il bene comune è quello che fa grandi le città*). Le bien général n'est certainement observé que dans les républiques »⁵. Et il convient de le préciser, c'est en fonction d'un paradigme néo-romain de la vertu civique que de telles affirmations se multiplient et se justifient dans l'œuvre du Secrétaire. Ce paradigme, évidemment très présent dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, s'entend comme discipline des conduites individuelles, et l'enseignement machiavélien, aperçu sous cet angle, repose sur un art d'orienter ces conduites en fonction du bien public. Ainsi, Machiavel aborde-t-il la question des « républiques bien ordonnées » en fonction de leur capacité à décerner aux citoyens récompenses et punitions avec la justesse appropriée⁶. Un tel traitement de la rectitude des comportements engage le problème à vrai dire abyssal de la rétribution morale des conduites civiques (ainsi que celui, plus particulier, du rapport entre récompenses et punitions). Mais pour abyssal qu'il soit, ce problème n'en est pas moins cardinal pour le républicanisme. En effet, si ce problème apparaît crucial, c'est qu'ici se joue en quelque sorte la possibilité même d'une civilité politique, ce dont Machiavel a eu une conscience tout à fait claire ainsi qu'on peut le lire dans ce passage :

Une république bien ordonnée n'a jamais effacé les fautes de ses citoyens en raison de leurs mérites. Ayant prévu des récompenses pour une bonne action et des punitions pour les mauvaises, ayant récompensé un homme pour avoir bien agi, s'il agit mal ensuite, elle doit le châtier sans avoir aucun égard pour ses bonnes actions. Lorsque ces mesures sont bien observées, une cité vit longtemps en liberté : autrement elle s'écroule promptement. En effet, si un citoyen qui a accompli quelque belle action pour sa cité ajoute à la réputation qu'elle lui apporte

⁵ *Discours*, II, 2, *op. cit.*, p. 297.

⁶ *Ibidem*, I, 24 : « Les républiques bien ordonnées décernent des récompenses et des punitions à leurs citoyens et ne compensent jamais les unes par les autres ».

l'audace et la certitude de pouvoir commettre sans crainte une mauvaise action, alors il deviendra si insolent que toute vie civile disparaîtra [*diventerà in breve tempo tanto insolente che si risolverà ogni civiltà*].⁷

Toute forme de vie civile, écrit Machiavel dans une formule hyperbolique, est amenée à disparaître s'il règne dans la cité un esprit d'impunité tel que les hommes excellents bénéficient pour cela même d'un passe-droit leur permettant de commettre des mauvaises actions. La confusion entre le licite et l'illicite, amplifiée par la réputation d'excellence qui masquerait le vice, sont susceptibles de produire des désastres en termes de civilisation. En d'autres termes, si la thématique de la corruption est importante pour l'œuvre machiavélienne, c'est qu'avec elle, en tant qu'elle renvoie au système de l'équilibre entre les mérites civiques des individus et leurs actions blâmables, se joue la possibilité même d'une régulation éthique des mœurs. En prolongeant l'hyperbole, on serait presque tenté d'écrire qu'avec elle se joue la possibilité même du rêve de la modernité, à savoir celui de la sécularisation entendue comme substitution de la politique (et de l'Etat) à la religion (et à l'Eglise) comme instances conférant à l'existence humaine le sens et l'ordre dont elle a besoin. Si bien que pour le républicanisme ainsi qualifié, la corruption apparaît moins comme un désordre social que comme une forme de barbarie.

Les passions et les intérêts : une conception dynamique de la corruption

Or, la conception machiavélienne de la vertu civique s'avère d'autant plus remarquable qu'elle se déploie au sein d'une représentation de l'homme peu conforme à l'anthropologie qui, d'ordinaire, constitue la base des doctrines républicaines. D'une part, en effet, l'homme est pour Machiavel fondamentalement régi par un appétit qui se confond en lui avec l'impulsion vitale : la tendance permanente qu'a un Prince d'entreprendre des conquêtes trahit le désir d'acquérir qui, écrit-il, est « vraiment très naturel et ordinaire »⁸, et cela dans le cœur de tout homme. De l'autre, l'humain se trouve également animé par un désir de reconnaissance proprement inextinguible : les hommes sont mus par une pulsion fatalement déçue reposant sur l'asymétrie entre le désir de posséder (illimité) et la capacité à se satisfaire de ce qu'ils possèdent (très limitée)⁹. Le poids de ce que Machiavel appelle « l'ambition »

⁷ *Ibid.*, p. 236.

⁸ Voir *Le Prince*, III, p. 116 : « è cosa veramente molto naturale e ordinaria desiderare di acquistare ».

⁹ Voir *Discours*, I, 37, et II, avant-propos, les passages relatifs à la *malacontentezza*.

apparaît ici fondamental, véritable « mauvaise graine » qui est la cause du mal enduré par l'homme dans l'histoire, pour reprendre les termes du *Capitolo dell'Ambizione*¹⁰. Avec ce thème de l'ambition, Machiavel signale qu'il existe naturellement dans le cœur de l'homme une puissance contraire au bien public.

De la sorte, aux yeux de l'auteur du *Prince*, tout homme est potentiellement corruptible. Comme l'explique le *Discours*, I, 42 (intitulé « Combien les hommes peuvent être aisément corrompus »), même s'ils sont bons et bien éduqués, les individus peuvent être aisément corrompus, et c'est ce dont atteste, dans l'histoire romaine ainsi que la rapporte Tite-Live, l'épisode des Decemvirs¹¹. En dépit d'une volonté d'agir en faveur de la cause populaire, les acteurs de cet épisode important de l'histoire romaine adoptèrent en effet des conduites défavorables au bien public et visant au bout du compte à satisfaire leur ambition personnelle, point qui, estime le Florentin, « doit encourager les législateurs de républiques ou de monarchies à réfréner les appétits des hommes et à leur ôter toute espérance de pouvoir fauter impunément »¹². Ce fâcheux penchant, ou mieux encore : cette pente fatale à la corruption sont encore plus sensibles dans l'épisode plus que paradoxal de la Loi agraire¹³. Cette loi, promue par les frères Gracchus, semblait permettre au peuple de s'approprier une partie de la terre publique, ce à quoi il aspirait légitimement compte tenu de la sujétion dans laquelle le tenait le système patricien des fermages et de la dette. Or, explique Machiavel, *l'évolution sociale* permise ou même simplement rendue pensable par la Loi agraire (pour employer anachroniquement des termes contemporains) fut pour la grandeur de Rome le début de la fin. On voit avec le commentaire machiavélien de cette péripétie historique comment, en dépit de l'attachement de Machiavel à la cause du « peuple » opposé aux « grands », l'appétit naturel des hommes est pour lui fauteur de corruption – il l'est à un point tel qu'il convient, si l'on veut sauver l'esprit républicain, de brider le désir du peuple.

On peut de plus remarquer qu'un des points forts de l'approche machiavélienne de la corruption de la vertu républicaine réside dans le fait que c'est la frustration (*malacontentezza*), et non l'appât direct du gain, qui pousse à la subversion de l'esprit civique voire à la captation indue du bien public. Malgré la force et la prégnance du « désir d'acquérir », il convient de chercher ailleurs les motifs cachés de l'esprit de fraude

¹⁰ *Capitolo de l'Ambition*, trad. Bec, *op. cit.*, p. 1072.

¹¹ Cf. Tite-Live, *Histoire de Rome depuis sa fondation (Ab Urbe condita)*, III, 35 ; Machiavel, *Discours* I, 40 sq.

¹² Machiavel, *Discours*, I, 42, *op. cit.* p. 263.

¹³ Cf. Tite-Live, III, 1 ; Machiavel, *Discours*, I, 37.

caractéristique de la corruption. L'analyse machiavélique donne à penser que l'acteur de cette dernière ne vise pas tant un enrichissement personnel que la captation d'un statut ; et que s'il y existe bien un « échange occulte », celui-ci est finalement moins concevable en termes marchands et financièrement évaluables qu'en termes d'échanges de signes sociaux ou de symboles de pouvoir. C'est pourquoi les « grands », avides qu'ils sont de tels signes ou symboles, sont davantage susceptibles que le peuple de tenter de corrompre l'esprit public – ils sont plus avides mais également plus frustrés, et ourdissent sans trêve des complots dans l'espoir de compenser leur frustration¹⁴.

Face au danger conjugué de la tentation de s'enrichir avec le bien public sous le double effet du désir d'acquérir et de cette frustration active qui détruit l'esprit civique, Machiavel répond par la promotion d'une thématique classique pour le républicanisme : la stimulation du désir de gloire¹⁵. Aristote et Cicéron, notamment avaient développé cette thématique. Cependant, dans une cité extrêmement corrompue, ce genre de ressort moral s'avère inutilisable, car il se trouve lui-même faussé par l'effet des mauvaises lois¹⁶. La logique néo-romaine mise en œuvre par Machiavel trouve ici sa limite, et cette limite semble tout à fait consciente à l'esprit du Florentin : il explique que la vertu civique peut venir à manquer à un point tel que la seule attitude pour le prince responsable consiste à s'emparer du pouvoir et à l'exercer de manière monarchique – lorsque la voie du changement « ordinaire » devient impraticable, il faut recourir à « l'extraordinaire »¹⁷. Evidemment, les contempteurs

¹⁴ Voir *Discours*, III, 6, à propos des conjurations, p. 382 : s'il veut éviter que l'avidité frustrée des grands ne déstabilise complètement l'organisation des pouvoirs qu'il a mise en place, le leader républicain doit impérativement créer des situations dans lesquelles les possibles conspirateurs puissent investir leur désir, en intercalant, entre eux et lui, « quelque chose à désirer » [*e che vi sia in mezzo qualche cosa da desiderare*], éd. Inglese, Milan, Rizzoli, BUR, p. 475]. De tels objets transitionnels (distinctions, missions valorisantes, possessions matérielles de qualité) sont destinés à occuper le désir des grands et donc à le détourner de la visée du pouvoir suprême.

¹⁵ Voir par exemple les observations faites en *Discours*, I, 53 : « Ceux qui combattent pour leur propre gloire sont de bons et fidèles soldats » ; voir également les invitations faites dans *Le Prince* au duc d'Urbino d'adopter une conduite évaluable en termes de « gloire », notamment dans le chapitre ultime (chapitre XXI, p. 176 et 178).

¹⁶ Ce cas de figure est envisagé dans l'important chapitre XVIII du livre I des *Discours*, intitulé « De quelle manière, dans les cités corrompues, on peut maintenir un régime libre, s'il s'y trouve : ou s'il ne s'y trouve pas, l'y organiser ».

¹⁷ « De toutes les choses susdites procède la difficulté ou l'impossibilité qu'il y a, dans les cités corrompues, à maintenir la liberté ou à la créer de nouveau. Si l'on devait cependant la créer ou la maintenir, il

du Florentin ne manqueront pas de porter au débit de ce dernier la contradiction dans les termes qui consiste à prétendre « sauver la liberté » en monopolisant le pouvoir ; ses zéloteurs, plus rares, voudront peut-être porter à son crédit le fait d'avoir assumé un des paradoxes les plus impressionnants de la logique du monde politique. D'ailleurs qui ne sait, en médecine, que les remèdes sont aussi des poisons ? En tout cas, Machiavel a le mérite de poser cette question avec une incroyable franchise : lorsque l'esprit public est entièrement corrompu, comment agir politiquement ? La résolution « extraordinaire » qui entreprend d'en finir avec la corruption ordinaire, représente-t-elle ou non la corruption suprême de l'esprit civique ? Peut-être que tel est le cas, mais se joue aussi ici le paradoxe d'une vertu politique incompréhensible à la plupart des gens et qui emprunte les voies de ce qui, « ordinairement », est considéré comme du vice. S'esquisse ainsi ce renversement entre la corruption et la probité : ce qui semble corruption au plus grand nombre est salut de l'Etat, ce qui lui semble probité met, lorsque la crise est venue, l'Etat en grand danger.

Machiavel semble n'apporter comme solution au problème de la dégradation généralisée de la vertu que la considération de ce recours à « l'extraordinaire », autant dire celle de confier temporairement le pouvoir à une tyrannie salvatrice. Pourtant, à côté de ce modèle, il importe de souligner que son œuvre comprend également une autre évaluation du même phénomène. On la découvre dans la « seconde traversée » des problèmes posés par la République, à savoir celle qui est réalisée dans les *Histoires florentines*. Au paradigme « politique » de la vertu romaine ancienne exploré dans les *Discours* se substitue alors un paradigme « historique » de la vie sociale florentine contemporaine, et ce dernier s'avère fort différent, du fait qu'il intègre le jeu des intérêts contradictoires comme une *donnée indépassable* de l'activité politique. Ainsi les *Histoires florentines* ouvrent-elles plus explicitement encore à la considération d'une forme non orthodoxe de républicanisme. Tout se passe comme donc comme si, dans la pensée machiavélienne, on trouvait à l'œuvre deux logiques différentes – délivre-t-elle pour autant deux messages irréductibles l'un à l'autre ?

Malgré les apparences, tel n'est pas exactement le cas. Il est en effet tentant d'affirmer que les *Histoires florentines* reprennent et assument jusqu'au bout une des plus fortes thèses

conviendrait de se rapprocher plutôt de la monarchie [*lo stato regio*] que de la démocratie [*lo stato popolare*], afin que les hommes dont l'insolence ne peut être corrigée par les lois soient réfrénés de quelque manière par une autorité quasi monarchique [*una podestà quasi regia*] », *Ibidem*.

développées dans les *Discours*. Cette thèse, c'est celle de la désunion créatrice de liberté¹⁸ ; les *Histoires florentines* poussent à son terme la reconnaissance de la vitalité contradictoire du social, et redonnent par-là un sens fort au thème de la liberté des républiques tumultueuses. De fait, cette reconnaissance permet de concevoir comment le *dissensus*, fort éloigné de la représentation irénique d'un « espace public » apaisé, est propice à la qualité de l'esprit civique – bien qu'une telle situation, souhaitable en elle-même, ne se fasse pas sans que certaines conditions soient réunies. Tel est le sujet de méditation que l'auteur offre à son lecteur au premier chapitre du livre VII¹⁹. Machiavel explique que certaines divisions sont utiles à la cité, et d'autres nuisibles ; les premières sont celles qui se font « sans partis ni partisans », les secondes celles qui engendrent les uns et les autres. Le fondateur avisé d'une république, s'il ne peut éviter que s'y produisent des inimitiés, peut du moins faire en sorte que ne naissent pas des factions. Pour y parvenir, ajoute Machiavel, il convient de comprendre comme un citoyen acquiert de la réputation – la question est donc de savoir de quelle manière un particulier capte-t-il l'attention de ses concitoyens grâce à une influence charismatique, sachant que dans cette captation s'opère un détournement de l'esprit public défavorable à la liberté de tous. Un tel homme, entrepreneur de sa propre réputation, peut parvenir à ses fins de deux façons : par des voies publiques ou par des voies privées. Par les premières (« en gagnant une bataille, en faisant la conquête d'une place, en accomplissant une ambassade avec soi et sagesse, en conseillant sagement et heureusement la république »), ses réussites contribuent à la bonne santé de sa patrie ; par les secondes (« en favorisant tel ou tel citoyen, en le défendant contre les magistrats, en le secourant financièrement, en le poussant dans des charges non méritées, et en offrant à la populace des spectacles et des dons »), elles fomentent des partis et affaiblissent la patrie, car elle repose sur des actions par lesquelles des partisans lui sont personnellement attachés. Dans le premier cas, conclut le Florentin, de telles réussites, parce qu'elles font naître l'envie et la jalousie des concitoyens, engendrent une dynamique sociale vertueuse :

Bien que l'on ne puisse aucunement empêcher qu'il y ait de fortes haines entre de tels citoyens, cependant, n'ayant pas de partisans qui les suivent par intérêt personnel, ils ne

¹⁸ Cf. *Discours*, I, 4 : « Comment la désunion entre la Plèbe et le Sénat rendit libre et puissante la République romaine ».

¹⁹ « Mais je vais d'abord, selon mon habitude, proposer quelques éléments de réflexion et dire que ceux qui espèrent qu'une république peut être unie se trompent grandement », p. 917.

sont pas nuisibles à la république. Mieux, ils lui sont utiles, car, pour l'emporter, ils s'emploient à la gloire de la république et se respectent les uns les autres, afin de ne pas dépasser les limites de la loi.²⁰

Il est remarquable que la prise en compte de la dynamique de l'intérêt personnel s'inscrive de la sorte dans une théorie politique qu'on peut qualifier de « holisme civique ». Tout se passe ainsi comme si Machiavel prenait acte de la pluralité et de la variété des activités particulières qui animent l'espace de la cité et lui confèrent son rayonnement. Sans pour autant faire de Machiavel le précurseur du « pluralisme des valeurs » typique de nos démocraties contemporaines, il convient de remarquer qu'il dément par son analyse la possibilité d'une morale publique univoque. Si bien qu'il faut à son propos évoquer un républicanisme paradoxal (par rapport aux conceptions républicaines continentales standard), un républicanisme qui intègre le ressort libéral de l'intérêt personnel.

Conclusion

L'activité politique peut-elle remédier à la corruption des mœurs ? Sur ce point, les avis divergent en général en fonction du clivage, structurant la pensée politique moderne, entre libéralisme et républicanisme. Le premier courant répond par la négative, en proposant une approche des valeurs plus déontologique que civique et en conférant la primauté, en matière d'éducation des individus, à d'autres ressorts que ceux mobilisables par l'Etat (à savoir la moralité familiale, ou l'éducation religieuse) ; le second courant – expression la plus immédiate du projet moderne de la sécularisation – répond par l'affirmative, en confiant à l'Etat la mission de responsabiliser les individus. Il existe une voie intermédiaire, et c'est justement celle qu'a anticipée par Machiavel et qui fut poursuivie dans notre tradition de pensée politique et sous des formes variées, par Hannah Arendt, par Jürgen Habermas et par Claude Lefort. Pour cette perspective, l'œuvre de théorie politique a pour ambition d'éduquer et de responsabiliser politiquement les individus.

Dans ce contexte s'élucide le rapport étrange qui existe chez Machiavel entre l'affirmation du paradigme néo-romain de la vertu civique et la valorisation « libérale » du désir d'acquérir (ou la reconnaissance de l'intérêt individuel). Dans la tension entre ces deux termes se joue en quelque sorte l'entreprise de redéfinition par le républicanisme hétérodoxe

²⁰ *Histoires florentines*, VII, 1, p. 918.

du Secrétaire de ce que signifient des termes cardinaux tels que « bien public » et « intérêt général ».

Plus complexe est l'autre problème dont nous héritons à l'issue de cette analyse : quels sont les indicateurs permettant d'évaluer la vertu civique et qui permettent de juger si elle est ou non corrompue ? Il est remarquable que Machiavel propose en quelque sorte un système à double entrée. Pour le responsable politique, « prince » ou leader d'une république, le critère de la vertu tient dans sa capacité à *mantenere lo stato*, soit dans sa faculté à « conserver son état (ou son Etat) » ; et, toutes choses naturelles étant appelées à se dégrader, l'indicateur de corruption réside dans la durée du maintien. Au niveau des citoyens, en dépit du caractère particulier de leur avidité naturelle, le degré de la corruption civique se décèle dans l'attention qu'ils portent à leur cité, par suite il tient aux soins dont ils entourent la société politique dont ils sont membres, et, mieux encore, à l'engagement dont ils font preuve en faveur du collectif. Le tout premier facteur de corruption de la cité réside donc dans l'indifférence des citoyens à l'égard de la chose publique ; et toute la question, pour éviter la corruption, est de savoir de quelle manière contrer cette dangereuse tendance. Comment réanimer sans cesse l'attention à la chose publique dans le cœur des hommes avides ? La société publique ne saurait durer sans le consentement actif du peuple. Si bien que la corruption de la cité peut être évitée grâce à l'exemplarité manifeste des responsables de la chose publique – bien que l'apparence de la vertu politique exhibée soit une chose indépassablement ambiguë : *gli peccati de'popoli nascono dai principi*²¹.

²¹ *Discours*, III, 29.